

NEUF JOURNÉES DE MUSIQUE CONTEMPORAINE au T.N.P. et à l'O.R.T.F.

La musique n'est décidément plus le pauvre art « d'agrément » que l'on tolérait à la lisière de la vie culturelle. La preuve vient encore d'en être fournie par ces Journées de Musique Contemporaine qui, du 20 au 28 octobre, ont renouvelé le succès remporté par celles de 1968. En règle générale il est sans intérêt d'informer les lecteurs que tel ou tel concert a été exécrationnel ou triomphal, et je ne le ferai qu'exceptionnellement, mais l'ampleur et le sens de ces manifestations vont au-delà des œuvres qu'on y a jouées. L'année musicale française, et peut-être européenne, s'organise maintenant autour de ces deux événements majeurs que sont ces Journées parisiennes et le Festival de Royan. Dans les deux cas l'écrasante tâche de l'organisation est assumée par un critique musical. Maurice Fleuret à Paris et Claude Samuel à Royan donnent ainsi deux exemples du rôle bénéfique et efficace de la critique lorsqu'au lieu de jouer éternellement les Epiméthées, elle favorise avec des moyens modernes le contact entre créateurs et public qui est sa seule raison d'être.

Sans doute, sur les dizaines d'œuvres entendues, tout n'est pas également intéressant. Les cataclysmes gratuits de l'électro-acoustique, la grisaille distinguée des bons élèves continuent à sévir. Mais le bilan est très positif; citons d'abord la journée du 21 octobre consacrée à Ligeti, compositeur hongrois que l'on voit passer en quelques années d'un classicisme pimenté de folklore au nouveau monde des sonorités « concrètes ». Ligeti réalise un équilibre séduisant entre une recherche où l'humour reste vigilant et une certaine délicatesse sentimentale. Venus aussi de l'Est depuis plus ou moins longtemps, les styles fort différents de Malec et de Lutoslavski illustrent de même une évolution rapide et radicale, et une harmonieuse synthèse entre les innovations de Paris ou de Cologne et un solide métier classique. Peut-être faut-il également situer ici Boucourechliev, libéré des tutelles sérielles et autres, et dont l'Archipel III prouve avec éclat qu'écriture « mobile » et art informel ne sont nullement synonymes, et que, quelles que soient les initiatives et le grand talent des interprètes (G. Pludermacher et O. Helffer), le tempérament de l'auteur domine avec une rare vitalité les différentes lectures possibles de l'œuvre.

Il arrive que les démarches soient plus intéressantes que les œuvres mêmes. C'est peut-être le cas de Music-Promenade de Ferrari, qui avec un sans-gêne nonchalant et réaliste nous propose des déchets sonores encadrés de cantiques et de marches militaires, donnant ainsi en quelque sorte l'équivalent musical de ce que la peinture a trouvé chez Arman et la littérature chez Beckett. Quant à la démarche linguistique que je pratique depuis une dizaine d'années, elle se

retrouve chez plusieurs compositeurs désormais. Conçue selon cette méthode, mais avec un résultat original, citons l'œuvre de Drogoz pour voix et trio à cordes, Sisyphé, où l'intérêt est soutenu avec une grande économie de moyens, jusqu'à la maladroite provocation de la fin.

Il reste à parler de l'œuvre nouvelle de Xenakis, Perséphassa, écrite pour les célèbres Six Percussions de Strasbourg. Son premier mérite est l'imprudence hautaine avec laquelle l'auteur prend le parti d'écrire de la vraie percussion, drue, violente, sans fioritures. On est ainsi averti d'emblée qu'il ne s'agit pas de juger des qualités d'écriture, des mérites formels, des nouveautés techniques, bien qu'il s'en rencontre. Cérémonie magique plutôt qu'œuvre, Perséphassa est un « rite noir », comme dirait Artaud. Les épisodes se succèdent sans être vraiment enchaînés, et ce qui serait faiblesse formelle chez d'autres contribue ici, à condition qu'on participe au culte, à créer une fascination sonore qui vise à abolir toute réflexion et à ouvrir le « troisième oeil ». Le public dans l'ensemble s'est laissé fasciner et a célébré le culte de Xenakis, sinon celui de Perséphone.. C'est avec des œuvres de cette trempe que la musique contemporaine est en train de gagner la partie contre une lourde routine. Les critiques, les éditeurs et le public l'ont compris et la soutiennent. Seuls notre enseignement et notre Télévision font encore la sourde oreille...

29 octobre 1969

Nouvelle Revue Française n° 204, décembre 1969, Paris, Gallimard, p.937-939

Voir le n° 196 de la N.R.F., avril 1969.